

Brèves littéraires

Brèves

Recensions

Numéro 83, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64444ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (83), 103–115.

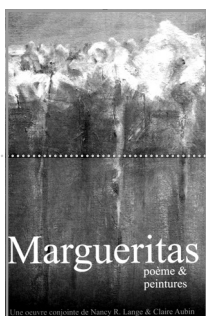
Début 2011, sinon à la fin de 2010, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages seront présentés lors d'un lancement collectif qui aura lieu à la Maison des arts de Laval, en décembre 2011. Les recensions qui suivent ont été préparées par Danielle Shelton (DS), Danielle Forget (DF), Nancy R. Lange (NL) et Duckens Charitable (DC).

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la Société, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro.

Acquelin, José et Joséphine Bacon. <i>Nous sommes tous des sauvages</i> , Mémoire d'encrier, 2011, 70 p. / poésie	105
Belleau, Janick . Dans <i>Montréal</i> , King's Road Press, 2010, 68 p., p. 6 / haïku	110
Berger, Maxianne . Dans <i>Montréal</i> , King's Road Press, 2010, 68 p., p. 4, 22, 28 / haïku	110
Bonneau, France . Dans <i>Le Passeur</i> 27, 32 p., p. 13 / poésie	110
Charitable, Duckens . Dans « Ce qu'île dit », <i>Bacchanales</i> 46, Maison de la poésie Rhône-Alpes, 228 p., p. 62, 63, 64 / poésie	111
Cloutier, Richard . Jean Pascal. <i>Le diamant brut devenu champion du prestigieux Ring Magazine</i> , coll. « Célébrités », Lidec, 2011, 60 p. / biographie	115
Descôteaux, Diane . Dans <i>Montréal</i> , King's Road Press, 2010, 68 p., p. 8, 26, 32 / haïku	110
Des Rosiers, Joël . <i>Gaïac</i> , Triptyque, 2010, 113 p. / poésie	107
Duff, Micheline . <i>Les lendemains de novembre</i> , coll. « Focus », Guy Saint-Jean Éd., 2011, 509 p. / roman (réédition)	113
Dupuis, Marie . <i>Le soleil a perdu le nord</i> , Cornac, 2011, n. p. / poésie	112
Guilbault, Anne . Dans « Arbres », <i>Mœbius</i> 128, 186 p., p. 77 à 79 / récit	114
Joachim, Monique . Dans <i>Le Passeur</i> 27, 32 p., p. 28, 29 / poésie	110

Koffy, Fabrice. <i>Village mental</i> , Adage, 2010, 54 p. / poésie	108
Koffy, Fabrice. Dans <i>Une chance qu'on slamme</i> , Productions BCarré / slam CD	109
Landry, Diane. Dans <i>Main blanche</i> 15, UQÀM, 89 p., p. 42, 43 / poésie	109
Lange, Nancy R. <i>Margueritas</i> , compte d'auteur, n.p. / art et poésie	104
Ouellette, Fernand. <i>Sillage de l'ailleurs</i> , Typo, 2010, 424 p. / poésie	106
Pelletier, Luce. Dans <i>Montréal</i> , King's Road Press, 2010, 68 p., p. 6, 14 / haïku	110
Proulx, Jean-Luc. Dans <i>Le Passeur</i> 27, 32 p., p. 17 / prose poétique	110
Robert, Éliz. Dans <i>Une chance qu'on slamme</i> , Productions BCarré / slam CD	109
Varin, Claire. Collaboration à l'album de Mia et Klaus. <i>Dieu. Essai photographique sur la beauté du monde</i> , Éditions du passage, 2010 / photos, citations	115



NANCY R. LANGE
ET CLAIRE AUBIN
Margueritas
compte d'auteur, 2010, n. p. /
affiches poétiques

DS

Le cahier d'affiches poétiques *Margueritas* a été offert à la comédienne Pascale Montpetit, nommée « Artiste pour la paix 2010 ». Lors de la cérémonie qui s'est déroulée le 14 février dernier à la Chapelle historique du Bon Pasteur, l'auteure, Nancy R. Lange, en a lu un extrait.

Chacune des onze strophes du poème intitulé *Marguerites* – en hommage à Marguerite Holder – s'inscrit, page après page, sous une peinture de Claire Aubin : fleurs éponymes en autant de variantes. Une édition limitée sur carton ivoire, présentée comme un calendrier mural (11 x 17 pouces). En juin, au vieux presbytère de Val-des-Lacs, la poète avait exposé une version imprimée sur *t-shirts* ; une belle idée d'objet-poème joliment nommé « chandème ».



Joséphine Bacon
et JOSÉ ACQUELIN¹

Nous sommes tous des sauvages

Coll. « Chronique »

Mémoire d'encrier, 2011, 70 p. / poésie

Un recueil de poésie à quatre mains, qui nous interpelle – sens propre et sens figuré. Joséphine Bacon et José Acquelin sont les auteurs de *Nous sommes tous des sauvages*. Ils usissent leurs voix et pourtant, chacun parle en son nom, une signature venant épisodiquement clôturer un poème, tantôt complainte, tantôt harangue.

Le titre provocateur suscite le questionnement. Comment comprendre le mot « sauvage » : est-il affublé de ce sens péjoratif qui alourdit l'Histoire renvoyant, en miroir, l'image d'un colonisateur imbu de pouvoir à l'égard des Autochtones ? À moins qu'il n'évoque le cœur d'Indien qui battrait en chacun de nous par le mélange du sang, par le voisinage américain ? Louis Hamelin semble opter pour le second sens, dans sa postface où sont réunis allusions historiques et croisements d'écriture.

« Qui sont-ils, ces sauvages ? », une question qui tend la main à cette autre : « Qui sommes-nous » ? José Acquelin, en poète québécois, et Joséphine Bacon, en poète innue, convoquent des mots effilés qui sifflent à nos oreilles :

*c'est la réponse des temps en dedans
à la question du territoire saccagé*

(José, p. 18)

La différence cingle sous la cadence des syllabes ; la fierté se lève comme une parole sans origine autre que la Terre :

*ce soir une pensée
tourne se retourne
une rivière te purifie*

(Joséphine, p. 24)

...il revient à la verve poétique de ce recueil d'apaiser cris et complaints par le silence d'une harmonie qui se devine.

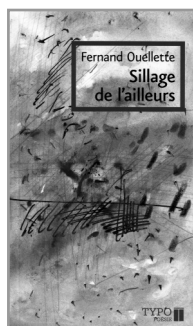
¹ Au calendrier 2011 des événements produits par la Société littéraire de Laval, José Acquelin et Joséphine Bacon ont été les invités d'une soirée *Noches de poesia* animée par Élisabeth Robert au Dépanneur Café, et d'un café littéraire de la série « Tandems », animé par Madeleine Dalphond-Guiral à la Maison des arts de Laval. Voir *Brèves littéraires* 84 (à paraître à l'hiver 2012).

FERNAND OUELLETTE

Sillage de l'ailleurs

Typo, 2010, 424 p. / poésie

DC



Fin 2010, avec la complicité des éditions Typo, Georges Leroux redonnait une seconde vie à *Choix de poèmes, 1955-1997*, sa compilation de poèmes de Fernand Ouellette éditée chez Fides en 2000. Paru sous le titre *Sillage de l'ailleurs*, cette nouvelle édition s'est enrichie d'extraits de *Présence du large* – un recueil paru à L'Hexagone en 2008, mais écrit à partir de 1997 –, un dossier de critiques de l'œuvre du poète, une bibliographie et une biographie. Un membre de la SLL, Jean-Pierre Gaudreau, a apporté sa contribution à la sélection récente. On reconnaît en couverture une aquarelle de Christian Gardair, l'artiste qui a illustré le beau livre du poète, *L'Absent*, paru l'an dernier aux Éditions du passage (recension *Brèves* 82). *L'inoubliable* (recension *Brèves* 77) et *L'abrupt* (recension *Brèves* 80) ont été écartés en vue d'une seconde anthologie.

Sillage de l'ailleurs offre l'occasion de retracer toute la richesse inventive et la quête intime d'un poète qui « passe de l'ombre à la nuit en pesant ses souvenirs » (p. 146), s'étalant sur un peu plus qu'un demi-siècle. L'écriture évolue tout en alternant densité sublime et séquences descriptives réfléchies.

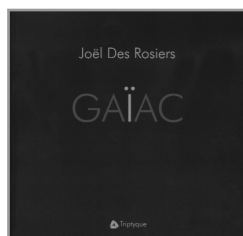
Fernand Ouellette « s'abreuve de désert » (p. 146), pour mieux répandre sa lueur sur l'infini du réel et du spirituel. On le sent riche d'une longue expérience d'échanges cognitifs entre les choses et sa poétique. Ses mots s'émaillent de surcroît d'une poésie de l'ouverture et de l'attraction humaines, admirablement porteuse de tranquillité.

L'âme est lasse dans l'esseulement. (p. 120)

À l'entour lent de la pierre / Sont conviés les invisibles. (p. 134)

Il est devenu presque irréel / D'accueillir la nuit. (p. 359)

Est-ce le poète qui apprend de la nature ? Ou le contraire ? Il se fait fabricant de lumière irisant la douleur, constate que « tout ce qui [l']habite est inhabitable » (p. 277) et demeure mortel, en proie au fracas de la ville, sculpteur de vers qui assoient des vérités éveilleuses d'esprit. Tout en semblant se mettre à la place de l'être qu'il est dans le monde – un autre lui-même ? –, il se positionne en plein milieu de l'éternité du dialogue souhaité. De là, peut-être, l'impression d'unicité de ce collage de textes qui se fondent sur la relation au monde – à l'autre, tel qu'il est – et génère, sans jamais se tarir ni avoir recours au factice, un précieux enrichissement du sens.



*C'est le sang des mots rares relégués
dans les livres des grandes bibliothèques
qui irrigue nos vies sauvées du désastre.*

Joël Des Rosiers, *Gaïac* (p. 111)

Amateurs de haute culture et de recherche du langage, ce recueil est pour vous ! Entrecroisant une terminologie issue du monde médical avec des vocables rarissimes (délécérantes, palmacées, géminées) qui en enverront plus d'un à la recherche d'un dictionnaire obligeant, *Gaïac* est le septième recueil de poésie de Joël Des Rosiers chez Triptyque (recensions *Brèves* 78, 79), les précédents ayant été salués par la critique et s'étant mérité de nombreux prix.

De même que les recueils antérieurs, *Gaïac* témoigne d'une grande érudition qui fait l'éloge du Savoir et de la Culture. Médecin comme Rabelais qu'il cite en ouverture, le poète d'origine haïtienne vise une parole « guérissante », une poésie qui absout de tous les exils, personnifiée en une jeune vierge noire à laquelle le poète s'unirait métaphoriquement en un long chant charnel.

*je reconstruis son corps spendieux
la beauté du portrait sans visage désormais livrée
et l'envie me prend soudain de luire à son flanc* (p. 18)

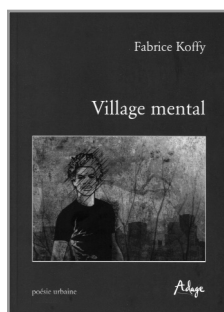
L'écriture nomme ici la quête d'un sentiment élevé, la recherche d'une essence rare, raffinée, d'éthers en flacon captifs, de poses savamment orchestrées, telles les odalisques anciennes des grands maîtres. La pensée s'allonge sur un récamier, en une esthétique de boudoir cérébral, présentée par les éditions Triptyque de façon somptueuse avec une couverture minimaliste sur fond noir, doublée de violet.

Si la préciosité du langage, les changements de temporalité difficiles à suivre au sein d'un même texte et l'image récurrente de la jeune vierge et de son hymen intouché peuvent agacer par moments, certains passages propulsent directement « à la place intouchée du cœur » en un pur ravissement.

*car ma langue est pleine d'ancêtres
que les mots ont sauvés
des îles je me sépare
en des fleurs qui s'inhument
et chaque homme en son périple
va vers la jeune fille à nul autre destinée
qui cherche sa voix
revenue des morts et des naissances
la lumière respirant sur son visage* (p. 61)

FABRICE KOFFY
Village mental
coll. « Poésie urbaine »
Adage, 2010, 54 p. / poésie

DF



Une poésie qui courtise l'oral, qui laisse deviner la voix et le geste aux saveurs du quotidien, bref une poésie de l'oralité que celle de Fabrice Koffy dans *Village mental*.

Pas question que le poète se laisse emprisonner dans les canons sévères d'une tradition du texte poétique. Pourtant il y a les conventions de ponctuation. Pourtant, il y a la rime, surtout comme étroite complice du rythme. De même que l'obligée disposition à l'intérieur de la page qui cherche la scansion de la parole. Ainsi, malgré tout, se trouvent quelques concessions à l'écrit, mais une liberté de parole bien affirmée.

Le recueil se décline de poèmes longs en alternance avec des poèmes courts, dont « Caméléon » (p. 17) – un concentré d'émotions à partir de l'identité où les finales tombent dru, à l'image de la force qui en émane :

*Étudie mon arbre généalogique
Je ne suis pas qu'une couleur
Ma mélamine a la verdure
D'un caméléon poétique*

Dans sa préface, Ivy qualifie Fabrice Koffy de « poète des existences qui se fondent ensemble » (p. 6) ; Myriam St-Denis Lisée, quant à elle, situe son propos dans la poésie performance québécoise : « Un village mental. Que chacun de nous transporte dans sa voix » (p. 7). On pourrait également rapporter au titre du recueil la liberté qu'a le poète – et nous à sa suite – de confectionner son intériorité par éclatement des contraintes : un monde sans frontières, propice aux échanges avec autrui.

*Si l'homme est une famille, plus rien à se reprocher
Simplement, s'élever.* (p. 48)

Une célébration du Même et du Différent. Un recueil à lire, à lire à haute voix pour rendre au verbe toute sa force.

FABRICE KOFFY

ÉLIZ ROBERT

Dans *Une chance qu'on slamme*
Productions BCarré / slam CD



Le *slam* est né en 1984 lorsque Marc Smith, l'initiateur de ce mouvement de poésie performative scandée, voire rimée, a commencé à animer des soirées dans un bar de Chicago. Succès sur plusieurs continents ! Chez nous, Ivy, que la SLL a reçu à une table ronde en 2010 (*Brèves* 80), sera l'un des premiers slameurs.

Il s'enregistre de nombreux CD de *slam* et de *spoken word* (un proche parent !). *Une chance qu'on slamme*, un collectif de dix poètes performeurs, marie les deux genres, mais en format audio seulement. On y trouve un *spoken word* d'Éliz Robert et un *slam* de Fabrice Koffy.

Les versions performées sur scène peuvent être différentes de celles publiées. C'est le cas de « L'Ascenseur », dont une autre version a paru dans *Village mental* (recension ci-contre). On retrouve également le « texte dit » sur le CD solo *Poésic* de Koffy, qui travaille avec un groupe de musiciens le servant à la perfection. Si on aime le *slam*, il faut voir sur scène ce poète d'origine africaine !

Éliz Robert performe *a cappella* un texte bilingue, amalgame original d'un *spoken word* inédit écrit en anglais, « *Between the covers* », et de « Ton corps grammatical », un texte paru en français dans *Brèves littéraires* (n° 82). On sent le plaisir d'occuper la scène, de moduler la voix, de captiver l'auditeur, mais aussi le parti pris pour le mélange des cultures. La performeuse est également animatrice des *Noches de poesía*, soirées de poésie multilingues dont certaines produites par la SLL.

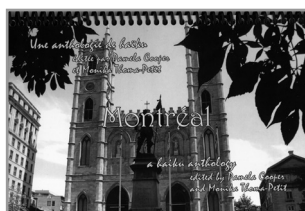


DIANE LANDRY

Dans *Main blanche* 15

UQÀM, 2011, 89 p., p. 42, 43 / poésie

Il faut souligner l'audacieuse esthétique du graphisme de la revue littéraire de l'UQÀM et son tirage plus qu'honorable de 1250 copies. Les pages de *Main blanche* sont réservées à la clientèle étudiante de l'institution : Diane Landry y complète un certificat en création littéraire. Dans ce numéro, ses deux brefs poèmes empruntent à la nature, morte ou exubérante : « des nids éparpillés / des fruits dont on a grugé le cœur », des « jardins » auxquels elle enjoint de déborder.



JANICK BELLEAU
MAXIANNE BERGER
DIANE DESCÔTEAUX
LUCE PELLETIER

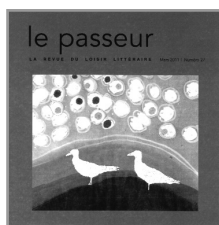
DS

Dans *Montréal*
King's Road Press, 2010, 68 p.
p. 4, 6, 8, 14, 22, 26, 28, 32 /
haïku

Que voilà un recueil atypique ! Pour cette production, le Groupe Haïku Montréal a choisi une impression à l'horizontale, boudinée, sur carton glacé. Des photographies pleines pages de Montréal, en couleurs, notamment un magnifique *Chinatown* vu par Diane Descôteaux, tout en tons de gris avec de subtiles touches de rouge carmin. Page après page, associés à une image, quatre haïku – certains groupes formant un senryû – certains en français, d'autres en anglais, mais tous traduits à la fin dans l'autre langue.

Janick Belleau – récipiendaire du Prix Canada-Japon (recension *Brèves* 82) – s'est laissée inspirer par le quartier chinois : « ma-jong et thé » (p. 6). Luce Pelletier met la table en anglais avec un haïku miel, jambon, figue et fromage (p. 6), avant de prendre le métro (p. 14). Maxianne Berger évoque la Symphonie portuaire (p. 4), le jogging sur le Mont-Royal (p. 22) et la neige (p. 28). Diane Descôteaux descend « *downtown* » (p. 8), où « papillon urbain – / un bout de papier quelconque / virevolte au loin » (p. 26). Comme le dit dans sa préface Monika Thoma-Petit « ces pages donnent à voir une ville [...] au mille visages », à comprendre à partir de soi.

FRANCE BONNEAU
MONIQUE JOACHIM
JEAN-LUC PROULX
Dans *Le Passeur* 27, 2011, 32 p.
p. 13, 17, 28, 29 / poésie, prose poétique



DS

Pratiquement chaque nouveau numéro de la revue *Le Passeur* donne à lire des textes de membres de la SLL.

Dans celui-ci, France Bonneau « habite, tranquille, dans le ventre des jours / Mais quand vient l'heure de parler / Qu'elle a besoin de mots / Elle se souvient des loups » (p. 13).

Monique Joachim confie l'histoire de « L'homme gris » qui enfin « possède un jardin / une patrie bien à lui » (p. 28).

*Sa lassitude y trouve banc pour s'asseoir
Ses cahiers table pour se reposer
Sa plume outils pour creuser l'âme* (p. 28)

Jean-Luc Proulx, dans « Les bruits de l'aube », pleure la mère morte avant sa naissance et se désole des « saletés des semaines [qui] corrompent la beauté annoncée », des « péchés [qui] tuent les après-midis arrachés au jour » (p. 17).

DS



DUCKENS CHARITABLE

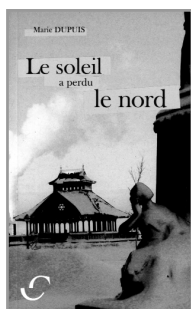
Dans « Ce qu'île dit », *Bacchanales* 46
Maison de la poésie Rhône-Alpes,
2010, 228 p., p. 62 à 64 / poésie

La Maison de poésie Rhône-Alpes a un lien privilégié avec le Québec, voire avec des membres de la SLL : le numéro 36 de la revue *Bacchanales*, « Ivresse », a été codirigé par Danielle Shelton et lancé au Festival international de la poésie, à Trois-Rivières, en 2005 ; José Acquelin, Patrick Coppens et Andrée Dahan y ont participé ; Fernand Ouellette a quant à lui collaboré en 1996 à un numéro spécial ayant pour thème *L'Arbre*.

Et voilà que s'ajoute à cette liste un poète arrivé au Québec – en passant par New York, la Belgique, puis la France – après le séisme en Haïti. Déjà, Duckens Charitable fait forte impression dans notre milieu littéraire. S'il a publié deux brefs poèmes d'amour dans *Brèves* 82, il semble que ce soit dans les textes plus longs que son talent s'épanouisse le mieux, comme le montre *Candidat à la poussière* (dans ce numéro, p. 34).

Dans le *Bacchanales*, il propose trois poèmes dont le thème du numéro impose son île « vécue malgré le cœur lourd nausée refusée » (p. 63). Il écrit : « Je ne sors plus de ma poésie / De peur de passer au sort fait à ce monde ». Il écrit : « ... j'ai mes secrets qui sommeillent dans un littoral de pillage ». Il écrit : « ... je me venge des fusillades / Qui ne m'ont pas eu ni fait courir » (p. 62). « Rien ne va » sauf, peut-être, « l'amour » (p. 63).

Le poète est aussi (et d'abord) dramaturge. Il a notamment bénéficié d'une résidence de théâtre à Villeneuve-lez-Avignon à l'automne 2010, au moment de la parution du *Bacchanales*.



MARIE DUPUIS

NL

Le soleil a perdu le nord

Cornac, 2011, 80 p. n.p. / poésie

Marie Dupuis publie chez Cornac un premier recueil de poésie intitulé *Le soleil a perdu le nord*. Le recueil ouvre sur un préambule en prose qui évoque l'enfance ou du moins l'âge de l'innocence, âge révolu nous dit-on.

*le temps et l'espace
ont brouillé la magie
il me tarde
d'inhumer la froidure*

Le ton est donné. L'écriture se mesure à l'épreuve, « la montagne qui n'en finit plus de grandir ». Malgré certains choix de mots moins heureux (matou, mamours), la débâcle du quotidien est bien rendue à travers quelques natures mortes expressives.

*lumière des citrons
crépuscule des pommes
et goulot ivre*

La maladie, l'agonie et la mort rôdent. Celles d'un être aimé ou celles de l'amour ? Quelqu'un ou quelque chose se meurt. Pour l'évoquer, l'écriture se densifie pour faire jaillir l'émotion.

*l'aller sans le retour
comme un coup de ciseau
dans la mémoire*

La tentation de se défilier et la nostalgie de l'âge de l'innocence sont grandes et le poème qui les exprime est un des plus beaux du recueil.

*eau qui vire et chavire marée en mal de rire
nager à reculons jusqu'au sein de ma mère
écarte les jambes
laisse-moi entrer*

Rien ne va plus. « Le soleil se lève à l'ouest », en écho au titre du recueil. À partir de là l'écriture se densifie et offre une imagerie à la singularité plus affirmée, par moments d'une sensualité qui se fait aussi exorcisme, pour chasser le noir, cheminer vers la lumière et se réapproprier le corps. Avec tendresse.

*ahan de corneilles
dans le bruissement feuillu
entre l'écorce et le cœur
les papilles se taisent*



MICHELINE DUFF
Les lendemains de novembre
 coll. « Focus »
 Guy Saint-Jean Éditeur
 2011, 509 p. /
 roman (réédition)

En avril 2009, la prolifique romancière Micheline Duff avait vu sa saga en trois tomes *D'un silence à l'autre* republiée dans la collection en gros caractères de l'éditeur Guy Saint-Jean (recension *Brèves* 77, 82). Lancée en 2006 aux Éditions JCL, l'œuvre en était déjà à sa quatrième édition (ou réimpression ?) en 2007.

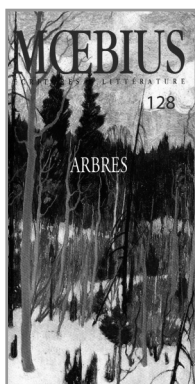
Les Lendemain de novembre est un roman plus ancien, également paru chez l'éditeur de Chicoutimi JCL, en 2004. Il ne s'agit pas d'un récit historique, mais d'une histoire on ne peut plus contemporaine, peut-être inspirée d'un fait vécu. On se rappellera qu'en 2008, l'auteure avait fait paraître chez Québec Amérique, un autre roman du même genre, *Mon cri pour toi* (recension *Brèves* 78), dans lequel la narratrice est professeure de piano bénévole dans un établissement pénitencier (tout comme Micheline Duff l'a été).

Avec *Les Lendemain de novembre*, inutile de chercher semblable repère, la romancière s'est mise dans la peau d'un homme. « Avec la libération des mœurs des dernières trente années, confie-t-elle, il n'est pas rare que des hommes ou des femmes revendiquent leur droit à la procréation et désirent un enfant en dehors du cadre traditionnel de la famille. »

Le sujet est actuel. La revendication des pères au droit à l'autorité parentale est maintenant perçue comme étant toute naturelle. L'enfant a droit quant à lui à la protection de ses deux parents. Législateurs et tribunaux ont fait du chemin...

Dans le roman, le père évincé est d'une telle patience envers la mère égocentrique et versatile ! Contre toute attente, il est convaincu que le temps lui donnera raison. Quand les choses tourneront vraiment mal, il acceptera enfin l'aide de sa nièce, avocate en droit international.

L'autre saga de Micheline Duff, *Au bout de l'exil*, sera-t-elle bientôt rééditée en gros caractères ? (recensions *Brèves* 80, 81, 82).



ANNE GUILBAULT ¹

Dans « Arbres »

Mœbius 128

2011, 186 p., p. 77 à 79 / récit

DS

La revue s'ouvre sur une citation de Saint-Denys-Garneau : « Et leurs feuillages sont des eaux vives / Dans le ciel ». Le préfacier évoque d'entrée de jeu l'orme « qui déborde des toiles de Marc-Aurèle Fortin », le « chêne que Gilles Vigneault a planté dans une chanson », mais aussi l'arbre métaphore : généalogique, de la connaissance, à palabres... (p. 7) C'est peut-être que, comme l'écrit Anne Guilbault, « tout a commencé avec les arbres » (p. 77).

L'écriture de la nouvelliste est tout en demi-teintes poétiques. Dans une maison de retraite, une vieille femme repense à sa vie, à son enfance, à sa fille. « Elle se souvient du regard de sa fille à peine sortie d'elle dans la lumière de l'aube. Dehors, la ville était devenue forêt » (p. 79).

Il y a très souvent des enfants dans l'œuvre romanesque d'Anne Guilbault : *On vit drôle* (Adage, 2005), *Joies* (XYZ 2008; recension Brèves 79), *La Cour* (Mælström, Belgique, 2003). Au cœur de ce dernier livre – très émouvant – intrinsèquement lié à un enfant bossu, il y a un arbre qui sera abattu. Thème récurrent, l'arbre qu'on coupe, qui tombe, dans le jardin, dans l'âme... Un leitmotiv dans la nouvelle du *Moebius*.

... elle a pris dans ses mains tout ce qui pouvait y tenir : les rues et les couleurs de l'enfance, la maison hermétique et les arbres qu'on coupe, les voitures qui heurtent les petites filles téméraires, les infirmes qui passent en riant dans la rue, le cirque et la kermesse de l'église, la tristesse de la mère et la certitude que cette route si droite, si sage ne mène nulle part.

La veille, assise en Indienne sur son lit, à 19 h 10, elle a commencé à replanter les arbres coupés de l'enfance. (p. 77, 78)

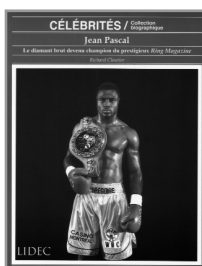
Dans sa « chambre parmi les autres chambres dans un édifice hermétique et froid », la vieille, qui « n'a plus de visage », « presque plus de regard » et qui « a fini d'écrire il y a longtemps », voit un arbre de sa fenêtre et sait qu'en définitive, « tout finira avec les arbres » (p. 79).

¹ Anne Guilbault est lauréate du Prix de prose 2011 de la Fondation lavalloise des lettres (voir p. 45).

Collaboration à l'album de Mia et Klaus
Dieu. Essai photographique
 sur la beauté du monde
 Éditions du passage 2010 / photos, citations



« Et dans la brise, il y avait Dieu », énonce le prophète Élie dans *Le Livre des Rois*. Pour ce dernier album de Mia, la complice de toujours de Klaus, la coordination du choix des photographies et des citations philosophiques a été confiée à Claire Varin. À ceux qui leur reprochaient de ne pas voir le monde tel qu'il est, le couple objectait ceci : « La réalité, c'était cela pour nous... »



Jean Pascal. Le diamant brut devenu champion du prestigieux Ring Magazine
 coll. « Célébrités »
 Lidec, 2011, 60 p. / biographie

Richard Cloutier a une passion : la boxe. Non seulement est-il l'auteur de *L'annuel de la boxe professionnelle au Canada* (recension *Brèves* 81), mais il rédige des biographies de champions. En 2009, il avait fait paraître chez Lidec celle d'Éric Lucas (recension *Brèves* 81). Il récidive avec une plaquette relatant la carrière d'un Lavallois originaire de Port-au-Prince, Jean Pascal. Même formule gagnante : des photos, des affiches, des faits, des citations, un tableau des combats marquants, 131 notes et une impressionnante liste de ses sources documentaires, essentiellement des périodiques, des pages webs, des communiqués de presse et des entretiens.

Le 14 août 2010, après sa victoire contre Chad Dawson, au Centre Bell, Jean Pascal exulte : « Québec, je vous adore, nous avons fait l'histoire ! » (p. 37). Selon Réjean Tremblay de *La Presse*, le jeune boxeur aurait « touché 1,4 million [de dollars] contre Dawson » (p. 45). Questionné sur son statut de millionnaire, celui-ci a répondu : « Je reste toujours pris comme tout le monde sur l'autoroute 40 le matin, alors ça n'a pas changé grand chose. Je reste moi-même et dans le fond, c'est peut-être plus les gens autour de moi qui ont changé. » (p. 45).

Richard Cloutier est décidément doué pour donner une image sympathique de ses héros gantés.